

Les « Relations des Jésuites »

Volume 4, numéro 3, août 1968

Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036330ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036330ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1968). Les « Relations des Jésuites ». *Études françaises*, 4(3), 285–286.
<https://doi.org/10.7202/036330ar>

LES « RELATIONS DES JÉSUITES »

Les collaborateurs de saint Ignace de Loyola lui envoyaient des rapports sur leurs activités; saint François Xavier demandait aux supérieurs de ses missions des lettres qu'il pût faire circuler en témoignage de leur zèle et de leurs succès: telles furent les origines de cette publication qui, après un spécimen isolé du P. Biard en 1616, devait paraître chaque année de 1632 à 1873, soit quarante et un petits volumes, qui en forment soixante-treize dans l'édition de Thwaites avec traduction anglaise. La querelle des rites chinois mit fin à la série, Clément X ayant exigé un visa que la France, au nom des libertés de l'Église gallicane, se refusait à accepter; à partir de 1702 reparurent les *Lettres édifiantes et curieuses*. Beaucoup d'autres religieux adoptèrent la même forme pour leurs écrits. On trouvera leur liste dans notre *Histoire littéraire de l'Amérique française* (p. 23), et l'on consultera plus particulièrement sur les *Relations* le livre du P. Léon Pouliot, *Étude sur les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France* (Montréal, Imprimerie du Messenger, et Paris, Desclée de Brouwer, 1940).

Les morceaux que nous reproduisons montrent les deux aspects de cette littérature. Le premier, tiré de la *Relation de 1643* par le P. Vimont, offre un exemple d'héroïsme en la personne du P. Jogues; le second, c'est-à-dire le chapitre v de la *Relation de 1634* par le P. Le Jeune, renferme un éloge des Sauvages qu'équilibre toutefois le chapitre suivant où sont exposés leurs défauts. Enfin, le troisième (le chapitre II de la *Relation de 1663* par le P. Lallemand) donne une idée de ces chroniques où le pittoresque se rehausse un peu de merveilles.

Captivité et évasion du Père Jogues

Comme ie priois le Pere Isaac Jogues de nous raconter les particularitez de sa prise et de sa captiuité, il m'a respondu qu'il en auoit escrit assez amplement: mais pour ce que ie m'appërçois tous les iours qu'il est si reserué à parler de soy qu'il peut auoir omy plusieurs belles particularitez, voicy ce que j'en ay tiré de sa bouche à diuerses fois. Après le combat des Hurons, qui fut bien-tost suiuy

de leur deffaite, ce bon Pere se trouua en lieu où il n'estoit pas hors d'esperance de se sauuer de leurs mains, mais il en perdit bien-tost la volonté: car s'estant pris garde que les principaux Chrestiens de l'Escoïade qui l'accompagnoit, estoient pris avec vn François, il appella luy-mesme et fit venir à-soy les Iroquois, ausquels il se donna genereusement, afin de pouuoir assister ces pauvres captifs. Aussi-tost qu'il fut rendu, ils le despoüillerent, ne luy laissant que sa chemise; ils luy arracherent les ongles des doigts, excepté deux. Il fallut faire en suite vn voyage d'environ dix jours avec de grandes fatigues et de notables incommoditez de la faim, ces Barbares manquans de viures. Approchant du pays environ d'une iournée, il fut cruellement bastonné et tous ses concaptifs par vne bande de deux cens Sauvages. On leur fit le mesme traitement à l'entrée de trois Bourgades: si bien que pendant trois iours qu'on les mena en triomphe, de Bourgade en Bourgade, ils receurent vn nombre sans nombre de bastonnades. Comme ces Barbares estoient fort animez contre les François, et qu'ils tenoient le Pere pour vn de leurs principaux Capitaines, la furie des coups tomboit plus particulierement dessus luy. On les faisoit monter pendant le iour sur des eschaffaux pour estre exposez à la risée et à l'insolence de ces Barbares. La nuit on les retiroit dans les Cabanes, où les enfans les tourmentoient avec des cendres bruslantes et avec des charbons ardens. Le quatriesme iour de leur arriuée, on couppa le poulce gauche au Pere iusque à la racine, on luy escrasa et brusla le bout des doigts dont on auoit arraché les ongles, l'index gauche paroist auoir esté à demy bruslé, avec vn fer chaud, il en est demeuré vn petit estropié, ayant le mouuement libre des autres qui luy sont restez. Le sixiesme iour ils l'attacherent à deux pieux, comme s'ils l'eussent voulu brusler; les cordes estoient si serrées qu'il s'en alloit dans peu de temps tomber en deffaillance, lors qu'un ieune Iroquois touché de compassion et de pitié, le delia. Cette charité fut recognuë du Ciel: car quelques mois apres, le Pere l'ayant comme par hazard rencontré bien malade, l'instruisit et le baptisa, et peu de temps apres il mourut.

On dit qu'un bien fait n'est iamais perdu, mais celui-là a esté bien recompensé.

Le septiesme iour on les aduertit que c'estoit le dernier de leur vie, et qu'on commenceroit à les brusler sur le soir; ils tinrent neantmoins un grand conseil sur cette affaire, pendant lequel le Pere rallie ses gens, comme un bon Pasteur ses brebis, donne courage aux Chrestiens, les instruit des moyens de faire profit pour le Ciel de ces horribles cruautéz, baptise quelques Hurons encore Catechumenes, et lors qu'ils attendoient leur derniere sentence, les Barbares sortans de l'assemblée, leur disent qu'ils n'en mourroient pas; ils furent neantmoins quatre mois entiers, traitez comme des victimes destinées aux supplices. En fin le Pere ayant donné auid de sa prise aux Hollandois, qui sont habitez sur la coste prochaine des Iroquois, le Gouverneur de tout le pays rescriuit au Capitaine qui commande en l'habitation plus voisine des Iroquois, qu'il s'efforçast de le retirer, et les autres François ses conceptifs. Il fit quelques presens à ces Barbares, ce que firent aussi quelques Sauvages d'une nation voisine, pour auoir esté obligez à Kebec par les François: ces presens addoucirent un petit les Iroquois, si bien qu'ils donnoient liberté au Pere d'aller et de venir où il vouloit, ce qui luy donna occasion de baptiser environ septante personnes, tant enfans qu'adultes, dont la plus part sont au Ciel. Il entretenoit aussi par ce moyen les Hurons captifs dans la piété. Ces bonnes actions qui l'auoient fait resoudre à ne se point sauuer, le pouuant faire, addoucissoient grandement la rigueur de sa captiuité. Les Iroquois cependant ne vouloient point oïr parler de sa deliurance, s'imaginans que pendant qu'ils retiendroient le Pere, les François de Kebec et d'autres lieux circonuoisins n'oseroient leur faire aucun mal quand ils viendroient à la chasse des Hurons et des Algonquins; mais le Pere, mesprisant sa vie, rescriuit aux François, que sa consideration ne les empeschast point de faire tout ce qui seroit à la plus grande gloire de nostre Seigneur, ne voulant pas estre l'occasion que quelques François ou quelques pauvres Sauvages fussent surpris et massacrez par ces Barbares. En fin ce pauvre Pere estant arriué en Angleterre, comme

luy-mesme l'a mandé, les Hollandois descendirent à terre pour s'aller vn petit rafraischir de la mer et d'vn long voyage; quelques voleurs Anglois, entrans dans la Barque, et n'ayants trouué que le Pere tout seul, la pillerent, et luy rauirent et emporterent le manteau et le chapeau que les Hollandois luy auoient donné. Vous aurez pû voir par les siennes, en quel esquipage il arriua en France. Pour conclusion, il est aussi gay comme s'il n'auoit rien souffert, et aussi zélé pour retourner aux Hurons, parmy tous ces dangers, comme si les perils luy estoient des assurances; il s'attend bien de repasser vne autre fois l'Ocean pour aller secourir ces pauvres peuples, et acheuer le sacrifice encommencé.

(*Relations des Jésuites*, Québec, Côté, 1858, t. II, « Relation de 1643 », p. 80-81.)

Des choses bonnes qui se trouuent dans les Sauvages

Si nous commençons par les biens du corps, ie diray qu'ils les possèdent avec auantage: ils sont grands, droicts, forts, bien proportionnez, agiles, rien d'effeminé ne paroist en eux. Ces petits Damoiseaux qu'on voit ailleurs, ne sont que des hommes en peinture, à comparaison de nos Sauvages. I'ay quasi creu autrefois que les Images des Empereurs Romains representoient plustost l'idée des peintres, que des hommes qui eussent iamais esté, tant leurs testes sont grosses et puissantes; mais ie voy icy sur les épaules de ce peuple les testes de Iules Cesar, de Pompée, d'Auguste, d'Othon, et des autres que i'ay veu en France tirées sur le papier, ou releuées en des medailles.

Pour l'esprit des Sauvages, il est de bonne trempe. Ie croy que les ames sont toutes de mesme estoc, et qu'elles ne different point substantiellement; c'est pourquoy ces barbares ayans vn corps bien fait, et les organes bien rangez et bien disposez, leur esprit doit operer avec facilité; la seule education et instruction leur manque. Leur ame est vn sol tres bon de sa nature, mais chargé de toutes les

malices qu'une terre délaissée depuis la naissance du monde peut porter. Je compare volontiers nos Sauvages avec quelques villageois, pource que les uns et les autres sont ordinairement sans instruction ; encore nos Paysans sont-ils précipuez en ce point ; et neantmoins ie n'ay veu personne iusques icy de ceux qui sont venus en ces contrées, qui ne confesse et qui n'aduoüe franchement que les Sauvages ont plus d'esprit que nos paysans ordinaires.

De plus, si c'est un grand bien d'estre deliuré d'un grand mal, nos Sauvages sont heureux, car les deux tyrans qui donnent la gehenne et la torture à un grand nombre de nos Europeans, ne regnent point dans leurs grands bois, i'entends l'ambition et l'avarice. Comme ils n'ont ny police, ny charges, ny dignitez, ny commandement aucun (car ils n'obeyssent que par bien-veillance à leur Capitaine), aussi ne se tuent ils point pour entrer dans les honneurs ; d'ailleurs comme ils se contentent seulement de la vie, pas un d'eux ne se donne au Diable pour acquerir des richesses.

Ils font profession de ne se point fâcher, non pour la beauté de la vertu, dont ils n'ont pas seulement le nom, mais pour leur contentement et plaisir, ie veux dire, pour s'affranchir des amertumes que cause la fâcherie. Le sorcier me disoit un iour, parlant d'un de nos François : Il n'a point d'esprit, il se fâche ; pour moy rien n'est capable de m'alterer : que la famine nous presse, que mes plus proches passent en l'autre vie, que les Hiroquois nos ennemis massacrent nos gens, ie ne me fâche iamais. Ce qu'il dit n'est pas article de foy : car comme il est plus superbe qu'aucun Sauvage, aussi l'ai ie veu plus souuent alteré que pas un d'eux ; vray est que bien souuent il se retenoit, et se commandoit avec violence, notamment quand ie mettois au iour ses niaiseries. Je n'ay iamais veu qu'un Sauvage prononcer cette parole, *Ninichcatihin*, ie suis fâché : encore ne la profèra il qu'une fois ; mais i'aduertis qu'on prit garde à luy, car quand ces Barbares se fâchent, ils sont dangereux et n'ont point de retenuë. Qui fait profession de ne se point fâcher, doit faire profession de patience. Les Sauvages nous passent tellement en ce poinct, que nous en deurions estre confus : ie les voyois dans leurs peines, dans leurs

trauaux souffrir avec allegresse. Mon hoste admirant la multitude du peuple que ie luy disois estre en France, me demandoit si les hommes estoient bons, s'ils ne se faschoient point, s'ils estoient patients. Je n'ay rien veu de si patient qu'un Sauvage malade: qu'on crie, qu'on tempeste, qu'on saute, qu'on danse, il ne se plaint quasi iamais. Je me suis trouué avec eux en des dangers de grandement souffrir; ils me disoient: Nous serons quelquefois deux iours, quelque fois trois sans manger, faute de viure; prends courage, *Chibiné*, aye l'ame dure, resiste à la peine et au trauail, garde toy de la tristesse, autrement tu seras malade; regarde que nous ne laissons pas de rire, quoy que nous mangions peu. Vne chose presque seule les abbat, c'est quand ils voyent qu'il y a de la mort; car ils la craignent outre mesure; ostez cette apprehension aux Sauvages, ils supporteront toutes sortes de mespris et d'incommoditez, et toutes sortes de trauaux et d'injures fort patiemment. Je produiray plusieurs exemples de tout cecy dans la suite du temps, que ie reserue à la fin de ces chapitres.

Ils s'entr'aient les vns les autres, et s'accordent admirablement bien: vous ne voyez point de dispustes, de querelles, d'inimitiez, de reproches parmy eux; les hommes laissent la disposition du ménage aux femmes sans les inquieter; elles coupent, elles tranchent, elles donnent comme il leur plaist, sans que le mary s'en fasche. Je n'ay iamais veu mon hoste demander à vne ieune femme estourdie qu'il tenoit avec soy, que deuenoient les viures, quoy qu'ils diminuassent assez viste. Je n'ay iamais oüy les femmes se plaindre de ce que l'on ne les inuitoit aux festins, que les hommes mangeoient les bons morceaux, qu'elles trauailloient incessamment, allans querir le bois pour le chauffage, faisants les Cabanes, passans les peaux, et s'occupans en d'autres œuvres assez penibles; chacun fait son petit affaire doucement, et paisiblement sans dispute. Il est vray neantmoins qu'ils n'ont point de douceur ny de courtoisie en leurs paroles, et qu'un François ne sçauroit prendre l'accent, le ton et l'aspreté de leur voix, à moins que de se mettre en cholere, eux cependant ne s'y mettent pas.

Ils ne sont point vindicatifs entr'eux, si bien enuers leurs ennemis. Je coucheray icy vn exemple capable de confondre plusieurs Chrestiens. Dans les pressures de nostre famine, vn ieune Sauvage d'un autre quartier nous vint voir ; il estoit aussi affamé que nous. Le iour qu'il vint fut vn jour de ieusne pour luy et pour nous, car il n'y auoit dequoy manger ; le lendemain, nos chasseurs ayans pris quelques Castors, on fit festin, auquel il fut tres bien traité ; on luy dit en outre qu'on auoit veu les pistes d'un Orignac, et qu'on l'iroit chasser le lendemain ; on l'invita à demeurer, et qu'il en auroit sa part : luy respondit qu'il ne pouuoit estre dauantage ; s'estant doneques enquis du lieu où étoit la beste, il s'en retourna. Nos Chasseurs ayans trouué et tué le lendemain cest Elan, l'enseuelirent dans la neige, selon leur coustume, pour l'enuoyer querir au iour suiuant. Or pendant la nuit mon ieune Sauvage cherche si bien, qu'il trouue la beste morte, et en enleue vne bonne partie sans dire mot ; le larcin connu par nos gens, ils n'entrèrent point en des furies, ne donnerent aucune malediction au voleur ; toute leur cholere fut de se gausser de luy, et cependant c'estoit presque nous oster la vie, que de nous dérober nos viures, car nous n'en pouuions recouurer. À quelque temps de là, ce voleur nous vint voir ; ie luy voulus représenter la laideur de son crime, mon hoste m'imposa silence, et ce pauvre homme rejettant son larcin sur les chiens, non seulement fut excusé, mais encore receu pour demeurer avec nous dans vne mesme Cabane. Il s'en alla donc querir sa femme, qu'il apporta sur son dos, car elle a les iambes sans mouuement ; et vne ieune parente qui demeure avec luy apporta son petit fils, et tous quatre prirent place en nostre petit todis, sans que iamais on leur aye reproché ce larcin, ains au contraire on leur a tesmoigné tres-bon visage, et les a-on traittez comme ceux de la maison. Dites à vn Sauvage, qu'un autre Sauvage a dit pis que pendre de luy, il baissera la teste, et ne dira mot ; s'ils se rencontrent par apres tous, ils ne feront non plus de semblant de cela, comme si rien n'auoit esté dit, ils se traiteront comme freres : ils n'ont point de fiel enuers leur nation.

Ils sont fort liberaux entr'eux, voire ils font estat de ne rien aimer, de ne point s'attacher aux biens de la terre, afin de ne se point attrister s'ils les perdent. Vn chien dechira n'a pas long temps vne belle robe de Castor à vn Sauvage, il estoit le premier à s'en rire. L'une de leurs grandes iniures parmy eux, c'est de dire: Cét homme aime tout, il est auare. Si vous leur refusez quelque chose, voicy leur reproche, comme ie remarquay l'an passé: *Khisakhitan Sakhita*, tu aimes cela, aime le tant que tu voudras. Ils n'ouurent point la main à demy quand ils donnent, ie dis entr'eux, car ils sont ingrats au possible enuers les estrangers; vous leur verrez nourrir leurs parents, les enfans de leurs amis, des femmes vefues, des orphelins, des vieillards, sans iamais leur rien reprocher, leur donnans abondamment quelquefois des Originaux tout entiers: c'est veritablement vne marque d'un bon cœur, et d'une ame genereuse.

Comme il y a plusieurs orphelins parmy ce peuple (car depuis qu'ils se sont adonnez aux boissons de vin et d'eau de vie, ils meurent en grand nombre), ces pauvres enfans sont dispersez dans les Cabanes de leurs oncles, de leurs tantes ou autres parents: ne pensez pas qu'on les rabrouë, qu'on leur reproche qu'ils mangent les viures de la maison; rien de tout cela, on les traite comme les enfans du pere de famille, ou du moins peu s'en faut, on les habille le mieux qu'on peut.

Ils ne sont point delicats en leurs viures, en leur coucher, et en leurs habits, mais ils ne sont pas nets. Iamais ils ne se plaignent de ce qu'on leur donne, qu'il soit froid, qu'il soit chaud, il n'importe; quand la chaudiere est cuite, on la partage sans attendre personne, non pas mesme le maistre de la maison, on luy garde sa part qu'on luy presente toute froide. Je n'ay point oüy plaindre mon hoste de ce que l'on ne l'attendoit pas, n'estant qu'à deux pas de la Cabane. Ils couchent sur la terre bien souvent, à l'enseigne des estoiles. Ils passeront vn iour, deux et trois iours sans manger, ne laissant pas de ramer, chasser, et se peiner tant qu'ils peuvent. L'on verra dans la suite de cette relation, que tout ce que i'ay dit en ce chapitre est tres-veritable, et neantmoins ie n'oserois assurer que i'aye veu exercer

aucun acte de vraye vertu morale à vn Sauvage: ils n'ont que leur seul plaisir et contentement en veü; adioustez la crainte de quelque blasme, et la gloire de paroistre bons chasseurs: voila tout ce qui les meut dans leurs operations.

(*Relations des Jésuites*, Québec, Côté, 1858, t. I, « Relation de 1634 », p. 27-30.)

Le tremblement de terre de 1663

Ce fut le cinquième Feurier 1663, sur les cinq heures et demie du soir, qu'un grand brouïssement s'entendit en mesme temps dans toute l'estenduë du Canadas. Ce bruit qui paroissoit comme si le feu eust esté dans les maisons, en fit sortir tout le monde, pour fuir un incendie si inopiné; mais au lieu de voir la fumée et la flamme, on fut bien surpris de voir les murailles se balancer, et toutes les pierres se remüer, comme si elles se fussent detachées; les toits sembloient se courber en bas d'un costé, puis se renverser de l'autre; les Cloches sonnoient d'elles-mesmes; les poutres, les solineaux et les planchers craquoient; la terre bondissoit, faisant danser les pieux des palissades d'une façon qui ne paroissoit pas croyable, si nous ne l'eussions veü en divers endroits.

Alors chacun sort dehors, les animaux s'enfuient, les enfants pleurent dans les ruës, les hommes et les femmes saisis de frayeur ne sçauent où se refugier, pensant à tous moments deuoir estre ou accablez sous les ruïnes des maisons, ou enseuelis dans quelque abysme qui s'alloit ouurir sous leurs pieds: les vns prosternez à genoux dans la neige, erient misericorde; les autres passent le reste de la nuit en prieres, parce que le Terre-tremble continua tousiours avec un certain bransle, presque semblable à celui des Nauires qui sont sur mer, et tel, que quelques-vns ont resenty par ces secousses les mêmes souleuemens de cœur qu'ils enduroient sur l'eau. Le desordre estoit bien plus grand dans les forests: il sembloit qu'il y eust combat entre les arbres qui se heurtoient ensemble; et non seulement

leurs branches, mais mesme on eust dit que les troncs se destachioient de leurs places pour sauter les vns sur les autres, avec vn fracas et vn bouleuersement qui fit dire à nos Sauvages que toute la forest estoit yure.

La guerre sembloit estre mesme entre les Montagnes, dont les vnes se deracinoient pour se ietter sur les autres, laissant de grands abysmes au lieu d'où elles sortoient, et tantost enfongoient les arbres dont elles estoient chargées bien auant dans la terre iusqu'à la cime; tantost elles les enfoüissoient les branches en bas, qui alloient prendre la place des racines; de sorte qu'elles ne laissoient plus qu'une forest de troncs renuersez.

Pendant ce debris general qui se faisoit sur terre, les glaces epaisses de cinq et six pieds se fracassoient, sautants en morceaux, et s'ouurants en diuers endroits, d'où s'euaporoient ou de grosses fumées, ou des iets de bouë et de sable qui montoient fort haut dans l'air: nos fontaines ou ne couloient plus, ou n'auoient que des eaux ensouffrées; les riuieres ou se sont perduës, ou ont esté toutes corrompuës, les eaux des vnes deuenans iaunes, les autres rouges; et nostre grand fleuve de Saint Laurens parut tout blanchastre iusques vers Tadoussac, prodige bien estonnant et capable de surprendre ceux qui sçauent la quantité d'eaux que ce gros fleuve roule au-dessous de l'Isle d'Orleans, et ce qu'il falloit de matiere pour les blanchir.

L'air n'estoit pas exempt de ses alterations, pendant celles des eaux et de la terre: car outre le brouïssement qui precedoit tousiours et accompagnoit le Terre-tremble, l'on a veu des spectres et des phantosmes de feu portants des flambeaux en main. L'on a veu des pieques et des lances de feu voltiger, et des brandons allumez se glisser sur nos maisons, sans neantmoins faire autre mal que de ietter la frayeur partout où ils paroissoient; on entendoit mesme comme des voix plaintiues et languissantes se lamenter pendant le silence de la nuict; et ce qui est bien rare, des Marsoüins blancs ietter de hauts cris deuant le Bourg des Trois-Riuieres, faisant retentir l'air de meuglemens pitoyables; et soit que ce fussent de vrais marsoüins, ou des vaches

marines, comme quelques-vns ont estimé, vne chose si extraordinaire ne pouuoit pas arriuer d'une cause commune.

On mande de Montreal que pendant le Tremble-terre, on voyoit tout visiblement les pieux des clostures sautiller, comme s'ils eussent dansé; que de deux portes d'une mesme chambre, l'une se fermoit, et l'autre s'ouvroit d'elle-mesme; que les cheminées et le haut des logis plioient comme des branches d'arbres agitées du vent; que quand on leuoit le pied pour marcher, on sentoit la terre qui suinoit, se levant à mesure qu'on haussoit les pieds, et quelquefois frappant les plantes assez rudement, et autres choses semblables fort surprenantes.

Voicy ce qu'on en escrit des Trois-Rivieres. La premiere secousse et la plus rude de toutes commença par un broüissement semblable à celui du tonnerre; les maisons auoient la mesme agitation que le coupeau des arbres pendant un orage, avec un bruit qui faisoit croire que le feu petilloit dans les greniers.

Ce premier coup dura bien une demi-heure, quoy que sa grande force ne fust proprement que d'un petit quart d'heure; il n'y en eut pas un qui ne creust que la terre deust s'entr'ouurir. Au reste, nous auons remarqué que, comme ce tremblement est quasi sans relasche, aussi n'est-il pas dans la même égalité: tantost il imite le bransle d'un grand vaisseau qui se manie lentement sur ses ancras, ce qui cause à plusieurs des estourdissements de teste; tantost l'agitation est irreguliere et precipitée par diuers élancements, quelquefois assez rudes, quelquefois plus moderez; le plus ordinaire est un petit tremoussement qui se rend sensible lors que l'on est hors du bruit et en repos. Selon le rapport de plusieurs de nos François et de nos Sauvages, tesmoins oculaires, bien auant dans nostre fleuve des Trois-Rivieres, à cinq ou six lieuës d'icy, les costes qui bordent la riviere de part et d'autre, et qui estoient d'une prodigieuse hauteur, sont applanies, ayant esté enleuées de dessus leur fondements, et deracinées iusqu'au niveau de l'eau: ces deux montagnes, avec toutes leurs forests, ayant esté ainsi renuersées dans la riviere, y formerent une puissante digue, qui obligea ce fleuve à changer de liet, et à se repandre sur

de grandes plaines nouvellement decouvertes, minant neantmoins toutes ces terres éboulées, et les demeslant petit à petit avec les eaux de la rivière, qui en sont encore si épaisses et si troubles, qu'elles font changer de couleur à tout le grand fleuve de S. Laurens. Iugez combien il faut de terre tous les iours pour continuer depuis près de trois mois à rouler ses eaux, tousiours pleines de fange.

L'on voit de nouveaux lacs où il n'y en eut iamais; on ne voit plus certaines montagnes qui sont engouffrées; plusieurs saults sont applanis; plusieurs rivières ne paroissent plus; la terre s'est fenduë en bien des endroits, et a ouvert des precipices dont on ne trouve point le fond; enfin, il s'est fait vne telle confusion de bois renuersez et abysmez, qu'on voit à présent des campagnes de plus de mille arpents toutes rases, et comme si elles estoient tout fraîchement labourées, là où peu auparavant il n'y avoit que des forests.

Nous apprenons du costé de Tadoussac, que l'effort du Tremble-terre n'y a pas esté moins rude qu'ailleurs; qu'on y a veu vne pluye de cendre, qui trauseroit le fleuve comme auroit fait vn gros orage, et que, qui voudroit suivre toute la coste depuis le Cap de Tourmente iusques-là, verroit des effets prodigieux. Vers la Baye dite de S. Paul, il y avoit vne petite montagne sise sur le bord du fleuve, d'un quart de lieuë ou environ de tour, laquelle s'est abysmée, et comme si elle n'eust fait que plonger, elle est ressortie du fond de l'eau pour se changer en islette, et faire d'un lieu tout bordé d'écueils, comme il estoit, vn haure d'assurance contre toutes sortes de vents. Et plus bas, vers la Pointe-aux-Alouëttes, vne forest entiere s'estant détachée de la terre-ferme, s'est glissée dans le fleuve, et fait voir de grands arbres droits et verdoyants, qui ont pris naissance dans l'eau, du iour au lendemain.

Au reste, trois circonstances ont rendu ce Tremble-terre tres-remarquable: la premiere est le temps qu'il a duré, ayant continué iusques dans le mois d'Aoust, c'est-à-dire plus de six mois; il est vray que les secousses n'estoient pas tousiours également rudes; en certains endroits, comme vers les montagnes que nous auons à dos, le tintamarre et

le tremoussement y a esté perpetuel pendant vn longtems ; en d'autres, comme vers Tadoussac, il y trembloit d'ordinaire deux et trois fois le iour avec de grands efforts, et nous auons remarqué qu'aux lieux plus éleuez, l'émotion y estoit moindre qu'au plat-païs. La seconde circonstance est touchant l'estenduë de ce Tremble-terre, que nous croions estre vniuersel en toute la Nouvelle-France : car nous apprenons qu'il s'est fait ressentir depuis l'Isle Percée et Gaspé, qui sont à l'emboucheure de nostre fleuve, insques au-delà de Montreal, comme aussi en la Nouvelle-Angleterre, en l'Acadie, et autres lieux fort esloignez ; de sorte que, de nostre connoissance, trouuans que le Tremble-terre s'est fait en deux cents lieuës de longueur sur cent de largeur, voilà vingt mille lieuës de terre en superficie qui ont tremblé tout à la fois, en mesme iour et à mesme moment.

La troisième circonstance regarde la protection particuliere de Dieu sur nos habitations : car nous voyons proche de nous de grandes ouuertures qui se sont faites, et vne prodigieuse estenduë de païs toute perduë, sans que nous y ayons perdu vn enfant, non pas mesme vn cheuen de la teste. Nous nous voyons enuironnez de bouleuersemens et de ruïnes, et toutefois nous n'auons eu que quelque cheminées démolies, pendant que les montagnes d'alentour ont esté abysmées.

Nous auons d'autant plus de suiet de remercier le Ciel de cette protection toute aimable, qu'une personne de probité et d'une vie irreprochable, qui auoit eu les pressentiments de ce qui est arriué, et qui s'en estoit declarée à qui elle estoit obligée de le faire, vit en esprit, le soir mesme que ce Tremble-terre commença, quatre spectres effroyables qui occupaient les quatre costez des terres voisines de Quebec, et les secoïoient fortement, comme voulans tout renuerser : ce que, sans doute, ils auroient fait, si vne Puissance superieure et d'une maiesté venerable, qui donnoit le bransle et le mouuement à tout, n'eust mis obstacle à leurs efforts, et ne les eust empeschez de nuire à ceux que Dieu vouloit épouuanter pour leur salut, mais toutefois qu'il ne vouloit pas perdre.

Les Sauvages auoient eu des pressentiments, aussi bien que les François, de cet horrible Tremble-terre. Vne ieune fille Sauvage Algonquine, aagée de seize à dix-sept ans, nommée Catherine, qui a tousiours vescu en grande innocence, et qui, mesme par la confiance extraordinaire qu'elle auoit en la Croix du Fils de Dieu, a esté guérie quasi miraculeusement d'une maladie qui l'a fait languir tout vn Hyuer, sans esperance d'en pouuoir iamais releuer, a déposé avec toute sincérité, que la nuit auant que le Tremble-terre arriust, elle se vit, avec deux autres filles de son aage et de sa Nation, dans vn grand Escalier qu'elles montoient. au haut duquel se voyoit vne belle Eglise où la Sainte Vierge avec son Fils parut, leur predisant que la terre trembleroit bientost, que les arbres s'entre-choqueroient, que les rochers se briseroient avec l'estonnement general de tout le monde. Cette pauvre fille bien surprise de ces nouuelles, eut peur que ce ne fussent quelques prestiges du demon. bien resoluë de decourir le tout au plustost au Pere qui a soin de l'Eglise Algonquine. Le soir du mesme iour, quelque peu de temps auparauant que commençast le Tremble-terre. elle s'écria toute hors de soy, et comme émeuë d'une forte impression, dit à ses parens: Ce sera bientost, ce sera bientôt; ayant eu depuis les mesmes pressentimens à chaque fois que la terre trembloit.

Voicy vne autre deposition bien plus particularisée, que nous auons tirée d'une autre Sauvage Algonquine, aagée de vingt-six ans, fort innocente, simple et sincere, laquelle ayant esté interrogée par deux de nos Peres sur ce qui luy estoit arriué, a respondu tout ingenuëment, et sa response a esté confirmée par son mary, par son pere et par sa mere, qui ont veu de leurs yeux, et entendu de leurs propres oreilles ce qui s'ensuit. Voicy sa deposition.

La nuit du 4 au 5 de Febvrier 1663, estant entiere-ment éueillée, et en plein iugement, assise comme sur mon seant, i'ay entendu vne voix distincte et intelligible qui m'a dit: Il doit arriuer aujourd'huy des choses estranges, la terre doit trembler. Je me trouuay pour lors saisie d'une grande frayeur. parce que ie ne voyais personne d'où peust provenir cette voix. Remplie de crainte. ie taschay à m'en-

dormir avec assez de peine ; et le iour estant venu, ie dis tout bas à Ioseph Onnentakité, mon mary, ce qui m'estoit arriué ; mais m'ayant rebutée, disant que ie mentois et luy en voulois faire accroire ; ie ne parlay pas dauantage. Sur les neuf ou dix heures du mesme iour, allant au bois pour buscher, à peine estois-ie entrée en la forest, que la mesme voix se fit entendre, me disant la mesme chose et de la même façon que la nuit precedente ; la peur fut bien plus grande, moy estant toute seule ; ie regarday aussi de tous costez pour voir si ie n'apperceurois personne, mais rien ne parut. Je buschay donc vne charge de bois, et m'en retournant, j'eus ma sœur à la rencontre qui venoit pour me soulager, à laquelle ie racontay ce qui me venoit d'arriver. Elle prit à mesme temps le deuant et rentrant dans la cabane deuant moy, elle redit à mon pere et à ma mere ce qui m'estoit arriué ; mais comme tout cela estoit fort extraordinaire, ils l'écouterent sans aucune reflexion : la chose en demeura là iusques à cinq ou six heures du soir du mesme iour, où, vn tremblement de terre suruenant, ils reconnurent par experience que ce qu'ils m'auoient entendu dire auant midy, n'estoit que trop vray.

(*Relations des Jésuites, Québec, Côté, 1958, t. III, « Relation de 1662-1663 », p. 37.*)